LES

BOUCLES D'OREILLE,

COMÉDIE VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR M. ROCHEFORT,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE,
LE 3 AOUT 1831.

PRIX : 1 FR. 50 C.



PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA,

PALAIS-ROYAL, GALERIE DE CHARTRES,
derrière le Théâtre-Français.

1831.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. SOSTÈNE DUVERNET, avoué de Strasbourg, 45 ans..........	M. LEPEINTRE, j^e.
MAGLOIRE LOISELET, premier clerc de l'étude...............	M. ARNAL.
ABSALON, juif allemand, marchand de diamans..................	M. ARMAND.
CORBINI, italien, associé d'Absalon.	M. ALVARÈS.
M. LOISELET, bijoutier, oncle de Magloire......................	M. DEROUVÈRE.
Mme DUVERNET, vieille coquette, 50 ans......................	Mme GUILLEMIN.
PERPÉTUE, sa nièce...........	Mlle GEORGINA.
Mlle PALMIRE, actrice de province.........................	Mlle VILLEMIN.

La Scène se passe à Strasbourg

IMPRIMERIE DE CHASSAIGNON, rue
Git-le-Cœur, n° 7.

LES

BOUCLES D'OREILLE,

COMÉDIE VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente le cabinet de travail de Sostène Duvernet. — Sur l'un des côtés, à gauche, est un secrétaire ouvert, avec des papiers, cartons, etc. Un fauteuil est auprès. Tout à côté, une porte d'appartement. — A droite, en face, une autre porte conduisant dans l'étude. Une petite table est sur le devant.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAGLOIRE, PERPÉTUE, *entrant ensemble par le fond. — Perpétue tient un plateau, sur lequel est une chocolatière; elle le pose sur la petite table.*

MAGLOIRE, *avec chaleur.*

Perpétue!... vous m'abreuvez d'humiliations!... Pourquoi me dites-vous tout ça?

PERPÉTUE.

Je ne vous écoute pas!... Je suis jalouse, je suis très-jalouse; j'en ai le droit, et j'en profite. Vous n'êtes qu'un petit clerc d'avoué, et j'épouserais des avocats si je voulais.

MAGLOIRE.

Mais vous n'entrez pas dans ma position. vous dédaignez de la comprendre!..... Quel est mon rôle dans cette maison? celui d'un jeune homme sacrifié!...

PERPÉTUE.

Quand on est galant avec tout le monde, on n'est aimable pour personne!

MAGLOIRE.

Oh! que voilà bien des raisons de femmes! Encore une fois, ce n'est point de la galanterie que j'exerce vis-à-vis de votre tante, madame Duvernet!... Je me suis fait son Sigisbé par politique, et sa victime par diplomatie!... je ne veux lui plaire que pour obtenir votre main... Saisissez donc mon idée, Perpétue, saisissez-la donc!

PERPÉTUE.

Ah ! je ne sais pas trop si je dois tenir à ce mariage-là, maintenant !

MAGLOIRE, *avec force.*

Vous n'y tenez pas ?... Justes dieux ! vous voulez donc que je me tire un coup de pistolet ?... (*Il se met à genoux.*) Parlez, ça vous est-il agreable ?

PERPÉTUE, *riant.*

Relevez-vous, cerveau brûlé... Vous avez des bouffées d'absurdité, qui sont à mourir de rire !

MAGLOIRE.

Non, je reste !... C'est à vos pieds que je veux spécialement me dévoiler !

Air du Déjeûner de Garçon.

Mon caractère est exalté,
J'aime d'une manière horrible !
Et quand mon cœur est irrité,
La fureur me rend irascible !
Alors tout me devient égal,
Et dans l'excès de ma démence
Je pourrais, par un coup fatal,
Devant vous me faire du mal...
Pour punir votre indifférence,
Et suivre mon plan de vengeance.

(*Il se relève.*) Voilà l'homme !

PERPÉTUE.

Vous savez bien qu'ici je ne m'appartiens pas. Non-seulement ma tante ne veut pas entendre parler de mariage pour moi ; mais si son mari, qui est en même temps mon tuteur, se doutait des aveux que vous m'avez faits...

MAGLOIRE.

Il me chasserait à tout jamais de son étude !... D'un autre côté, j'ai un oncle qui est le plus riche bijoutier de Strasbourg, et qui m'a juré sa parole d'honneur qu'il ne me donnerait jamais rien, si j'avais besoin de quelque chose.

PERPÉTUE.

Eh bien ! alors... qu'est-ce que vous voulez faire ?

MAGLOIRE.

Je veux vaincre tous ces obstacles insupportables, par une foule de moyens... que je n'ai pas encore trouvés.

PERPÉTUE.

Oui; mais j'ai encore à me plaindre de vous pour une chose bien plus grave que tout le reste.

MAGLOIRE.

Et quoi donc?

PERPÉTUE.

C'est un secret que j'ai surpris, et qui ne sera révélé qu'en présence de témoins.

MAGLOIRE.

Perpétue, vous prenez plaisir à augmenter mon anxiété!.. Je ne suis plus ici qu'un souffre-douleurs : homme de confiance de l'avoué; homme de peine de son épouse, et dévoré de tous les feux de l'amour pour la nièce..... Ma triple position est ce qu'il y au monde de plus pitoyable!

PERPÉTUE.

Mais voilà l'heure où ma tante se réveille.

MAGLOIRE.

Allons.... elle va encore m'accaparer toute la journée pour lui lire des ouvrages romantiques... C'est une de ses passions effrénées; et moi qui suis son lecteur obligé, il me reste dans la tête un tas de mots nouveaux, qui me rendront le cerveau fêlé comme les cloches de *Notre-Dame de Paris*.

PERPÉTUE.

C'est vrai que vous n'êtes plus si gai.

MAGLOIRE.

Je crois bien...

AIR : *Pégasse est un cheval qui porte.*

Avec messieurs les romantiques,
L'esprit est toujours en douleurs ;
Ils ont des chants mélancoliques,
Qui finissent tous par des pleurs.
Le plaisir leur fait de la peine,
Et, couvert d'un épais brouillard,
Pégaze est un cheval qui traîne
Leur gaîté dans un corbillard.

(*Regardant dans l'étude.*) Mais, tiens... voilà mon oncle qui entre dans l'étude... Qu'est-ce qu'il veut donc?

SCENE II.

LES MÊMES, LOISELET.

LOISELET.

Mes salutations à mademoiselle Perpétue... Mon neveu, je voudrais parler à ton patron?

MAGLOIRE.

Il est sorti, mon oncle... Mais qu'avez-vous à lui dire? Est-ce relatif à mes amours, et à mon hyménée?

LOISELET.

Non, parbleu!..... Nous avons bien autre chose à faire que ce mariage-là; l'argent est trop rare pour l'employer à rendre des amans heureux... Et puis la bijouterie est en souffrance.

MAGLOIRE.

Ah! elle est comme moi.

LOISELET.

Je venais ici, parce que M. Duvernet m'a fait demander hier au soir, pour traiter secrettement d'une affaire de commerce avec lui, et que je suis curieux de savoir ce que c'est.

MAGLOIRE.

Alors ça m'est bien égal, puisque ça ne me regarde pas. Le patron est sans doute chez vous, et vous êtes libre de vous y rendre, si cela vous duit.

LOISELET.

C'est ce que je vas faire aussi.... J'aurais pourtant bien voulu souhaiter un petit bonjour à la voisine, en passant.

PERPÉTUE.

Ma tante se lève, monsieur Loiselet.

LOISELET.

Oh! c'est différent, il serait indiscret de la déranger... je m'esquive en courant... Au revoir, mon neveu, compte toujours sur mon amitié... Dans l'embarras où se trouve le commerce, c'est tout ce que peut offrir un négociont.

MAGLOIRE.

C'est toujours ça. (*A part.*) Ame rétrécie et mercantile, va.

LOISELET.

AIR : *Nous verrons à ce qu'il dit.*

Je cours à mes rendez vous,

Vendre mes bijoux
Dans la ville.
Quand il s'agit d'être utile,
Je songe à moi ;
Voilà ma loi.

MAGLOIRE.

Pour votre neveu,
Vous faites bien peu!

LOISELET.

A mes conseils, sois docile!
Ménage ton bien,
Ne m'demande rien,
Et nous nous entendrons bien!

Je cours, etc.

MAGLOIRE et PERPÉTUE.

Il court à ses rendez-vous
Vendre ses bijoux
Dans la ville.
C'est un égoïste habile;
Chacun pour soi,
Voilà sa loi.

(*Loiselet sort par le fond, Magloire rentre dans l'étude.*)

SCÈNE III.

PERPÉTUE, Mme DUVERNET, *en négligé coquet.*

Mme DUVERNET, *tenant un livre.*

Ah! te voilà... Eh bien! mon déjeûner?

PERPÉTUE.

Ma tante, j'allais vous le porter dans votre chambre.

Mme DUVERNET.

Depuis une heure je lisais ce roman en t'attendant. (*Elle pose le livre sur la table, s'assied, et déjeûne tout en causant.*) Dieux! que j'ai passé une mauvaise nuit!... Hier la femme de l'huissier est venue me voir, elle m'a raconté la maladie de sa fille, j'ai été attendrie, nous avons pleuré ensemble ; ça m'a fait faire des rêves affreux, et je dois être à faire peur ce matin.

PERPÉTUE.

Vous êtes comme les autres jours.

Mme DUVERNET.

Oh ! tu me flattes !... Dis-moi donc avec qui tu causais tout-à-l'heure, j'ai entendu deux voix ?

PERPÉTUE.

C'était le voisin, M. Loiselet, puis son neveu, M. Magloire, qui me disait des extravagances comme à son ordinaire.

Mme DUVERNET.

Ce jeune homme est bien romanesque, mais il me plait, parce qu'il est doué de beaucoup de sensibilité.

PERPÉTUE.

Oui, on assure dans la ville que c'est votre attentif.

Mme DUVERNET.

C'est une charge attachée aux fonctions de premier clerc.

PERPÉTUE.

Ainsi c'est compris dans le devoir ?

Mme DUVERNET.

Toujours !... Hélas ! depuis que j'ai eu la faiblesse de me marier en secondes noces avec M. Duvernet, je suis si négligée...

Air du Vaudeville des Limites.

Quand je lui demande humblement
Un peu d'argent pour ma toilette.
Il me traite publiquement
De folle ou de vieille coquette. (*bis.*)
Vraiment n'est-ce pas enrageant
D'avoir un mari sans scrupules,
Qui vous refuse de l'argent,
Et vous donne... des ridicules? (*bis.*)

C'est ce qui fait que je me suis emparée du premier clerc, pour être menée au spectacle et à la promenade..... J'ai horreur de la vie sédentaire, j'aime à être sortie.

PERPÉTUE.

Ma tante, ne comptez pas trop sur le bras de M. Magloire.

Mme DUVERNET.

Pourquoi donc ça ?

PERPÉTUE.

Parce qu'il vous échappera un de ces jours... On soupçonne ce Monsieur d'avoir plusieurs intrigues à la fois.

Mme DUVERNET, *avec colère.*

Si je le savais, il aurait affaire à moi!

PERPÉTUE, *en confidence.*

Il a causé hier soir, pendant plus d'une heure, avec une actrice de la comédie.

Mme DUVERNET.

Une actrice?... Est-il audacieux! (*Appelant vivement.*) M. Loiselet!... Il faut qu'il m'explique lui-même sa conduite.

PERPÉTUE.

Oui, grondez-le bien fort.

Mme DUVERNET, *appelant encore.*

M. Magloire!... Je vais l'interroger.

SCENE IV.

LES MÊMES, MAGLOIRE, *sortant de l'étude, il taille une plume.*

MAGLOIRE, *d'un air soumis.*

Madame m'a appelé?

Mme DUVERNET, *s'asseyant près du secrétaire.*

Oui, Monsieur, avancez ici.

MAGLOIRE.

C'est que je me proposais d'aller manger mon miroton... J'ai un appétit violent, et c'est pitié de voir un estomac d'homme à jeun, à l'heure qui sonne.

Mme DUVERNET.

Il est bien question de votre appétit.

PERPÉTUE, *assise près de la table.*

Et de votre miroton.

Mme DUVERNET.

Monsieur Magloire, vous savez que c'est à ma recommandation que mon mari vous a fait passer premier clerc?

MAGLOIRE.

Madame, c'est une grande faveur dans une étude où il y en a deux.

Mme DUVERNET.

J'ai dû croire que vous seriez reconnaissant, Monsieur?

MAGLOIRE.

J'ai dans l'idée que je ne me suis pas montré ingrat, Madame?

PERPÉTUE.

C'est ce qui n'est pas prouvé.

Mme DUVERNET.

D'après de bons renseignemens, on vous accuse d'être un homme à bonnes fortunes ?

MAGLOIRE, *avec emportement.*

Moi!!!... C'est une atroce calomnie! D'abord ai-je le physique de ce genre d'emploi?

PERPÉTUE.

On ne sait pas.

Mme DUVERNET.

Je vous crois capable de tout.

MAGLOIRE, *avec un soupir de chagrin.*

Puissances célestes! mes regards d'innocence se portent vers vous!

Mme DUVERNET, *ironiquement.*

Et puis... on fait des conquêtes si faciles... à la comédie...

MAGLOIRE, *très-surpris.*

A la comédie!

PERPÉTUE, *se levant, et s'approchant de lui.*

A la comédie!

MAGLOIRE.

A la comédie! (*A part.*) Qu'apprends-je?... elles sauraient... Je suis sur des charbons enflâmés.

PERPÉTUE.

Que disiez-vous à cette belle comédienne?

MAGLOIRE.

Mademoiselle Perpétue, vous me nâvrez!

Mme DUVERNET, *avec sévérité, et se levant.*

Il vous convient bien, petit clerc d'avoué...., avec vos 700 fr. d'appointemens, de vouloir singer l'aristocratie et les banquiers de Paris... Est-ce que vous avez le moyen d'aimer les actrices, Monsieur? Apprenez que c'est une dépense de luxe, qui ne va qu'avec les carosses!

MAGLOIRE.

Eh! c'est justement ce qui plaide ma cause, et ce qui constitue ma non-culpabilité!

Air du Vaudeville de la Haine d'une Femme.

Je vous suis partout dans la ville,

Quand vous allez voir vos amis ;
A vos ordres je suis docile
Comme un chien fidèle et soumis.

MAD. DUVERNET.

Mais je crains vos étourderies...

MAGLOIRE.

Vous obéir, voilà ma loi !
Et s'il est des femmes jolies, (*bis.*)
C'est pas pour moi ! (*bis.*)
Convenez-en de bonne foi,
Les belles ne sont pas pour moi.

Mme DUVERNET.

Il y a pourtant ici quelque chose d'obscur que je veux éclaircir... Voyons, parlez.

PERPÉTUE.

Il le faut absolument.

MAGLOIRE.

Mais si ce que vous me demandez était le secret d'un autre, par hasard?... Vous feriez donc de moi un délateur?... un homme qui trouble la paix publique?... et qui se rend passible du Code pénal, art. 487 !

Mme DUVERNET.

Ecoutez, j'exige...

MAGLOIRE.

Avant tout, connaissez-vous les lois?

Me DUVERNET.

Non.

MAGLOIRE.

Et vous, Perpétue ?

PERPÉTUE.

Je ne les connais pas du tout.

MAGLOIRE.

Eh bien, alors, Mesdames, vous ne pouvez pas exiger que je cède à tous vos caprices... ça n'en finirait plus.

Me DUVERNET.

Mes caprices?...

PERPÉTUE.

C'est égal, monsieur Magloire, vous êtes un bien mauvais sujet!

MAGLOIRE.

Mais au contraire, vous vous égarez... vous ne com-

prenez pas... vous ne pouvez point deviner... Mon dieu que ma situation est déchirante!

(Il brise sa plume sur la table.)

Mme DUVERNET.

De long-temps je n'oublierai cette altercation!... Vous prenez avec moi des airs impertinens qui me choquent beaucoup, Monsieur... Je vous apprendrai ce que vous me devez, ou bien vous quitterez l'étude

MAGLOIRE, *très-fort et avec amertume.*

Là! voilà ce que je redoutais!... Je suis menacé de toutes parts, et pourtant je suis pur comme la vierge des déserts!

SCENE V.

LES MÊMES, SOSTÈNE DUVERNET, *portant sous le bras une liasse de papiers.*

SOSTÈNE, *gaiement.*

Eh bien, qu'est-ce qu'il y a donc de nouveau?... On se querelle encore ici... on vous entend de l'escalier.

MAGLOIRE.

Ah! monsieur Duvernet, défendez-moi contre l'injustice toujours croissante de madame votre épouse!

Mme DUVERNET, *à son mari.*

Monsieur, ce sont des affaires de ménage qui ne vous regardent pas.

SOSTÈNE, *riant.*

Ah! ah! ah! le mot est bien drôle!... mais je vous le passe; car, dans le fond, je suis le meilleur mari de toute la ville de Strasbourg, et ils ont pourtant une bien bonne réputation nos Alsaciens!

MAGLOIRE, *bas à Sostène.*

La dispute est venue au sujet de mademoiselle Palmire, l'actrice...

SOSTÈNE.

Ah! ah!... (*D'un ton aigre à sa femme.*) Cependant, Madame, il ne faudrait pas vous faire une habitude de cette colère là... avec mes clercs;... Vous n'avez jamais pu vivre en paix avec eux!

Mme DUVERNET

Parce que je suis une femme d'ordre, et que vous ne prenez que des gens dérangés...

SOSTÈNE.

Dérangés!... Mais ne voulez-vous pas que ces jeunes gens soient des séminaristes?... Pourvu qu'ils fassent ma besogne, moi je suis satisfait.

MAGLOIRE, *avec un soupir.*

Je crois bien, grand dieu!

Mme DUVERNET.

Avec cela vous leur donnez un si bel exemple!... Il est temps enfin que je m'explique là-dessus avec vous... et nous allons régler nos comptes ensemble.

SOSTÈNE, *à mi-voix.*

Allez vous recommencer vos scènes de jalousie devant votre nièce et ce jeune homme?

Mme DUVERNET.

Perpétue, rentrez.

SOSTÈNE.

Magloire, porte ces papiers dans l'étude.

PERPÉTUE, *à part.*

Allons, encore une dispute!...

(*Ils sortent tous deux.*)

SCENE VI.

Mme DUVERNET, SOSTÈNE DUVERNET.

Mme DUVERNET.

Monsieur, je ne puis plus me taire sur votre conduite à mon égard... L'abandon dans lequel vous me laissez, pour vous livrer à la dissipation, aux plaisirs, excite la clameur publique, et le bruit court dans la ville que je suis très-malheureuse!

SOSTÈNE, *gaiement.*

Ce sont de mauvais propos qu'il faut mépriser.

Mme DUVERNET.

Jadis, quand je vous épousai, rappelez-vous ce que vous étiez!

SOSTÈNE.

Mais j'étais un garçon charmant, qui avait fait son droit

à Paris, et qui comprenait la vie de manière à savoir toujours s'amuser !

Mme DUVERNET.

Moi, Monsieur, qui ne m'amuse pas du tout, je vous déclare qu'il me faut de l'argent pour m'acheter des robes.

SOSTÈNE.

Des robes ?... vous en avez trente !

Mme DUVERNET.

Elles ne sont plus de mode.

SOSTÈNE.

Elles vous vont très-bien !

Mme DUVERNET.

Le préfet va donner des bals, et je veux y être invitée... J'aime la danse à la fureur !

SOSTÈNE.

Comment?... Encore!...

Mme DUVERNET.

Encore est très-impertinent !

SOSTÈNE.

Air de Partie carrée.

Mais à votre âge !... oui, c'est une folie.

MAD. DUVERNET.

C'est tout au plus, je le soutiens ici,
Si j'ai dansé trente fois dans ma vie,
Pourtant j'en suis à mon second mari.
Je n'ai point là de fille qu'on préfère.
On peut encor m'inviter très-souvent;
Au bal, Monsieur, tant que l'on n'est pas mère...
On est toujours enfant. (*bis*)

SOSTÈNE.

C'est un privilège bien agréable pour ces dames là... c'est une classe à part.

Mme DUVERNET.

Ainsi, Monsieur, vous allez me donner vingt-cinq louis afin que je m'achète du tulle, de la blonde et des étoffes, pour me faire des turbans !... Je veux un turban, moi !

SOSTÈNE.

Du tulle ! de la blonde ! des turbans ! vingt-cinq louis !... Et où voulez-vous que je les prenne ?... Tout le monde me doit, personne ne me paie... je n'ai pas d'argent.

Mme DUVERNET, *avec aigreur.*

C'est toujours la même réponse!... Je suis dupe et martyr de mille façons différentes!

SOSTÈNE, *un peu embarrassé.*

Mais, ma chère amie. modérez-vous.

Mme DUVERNET.

Votre chère amie ne veut point se modérer.

SOSTÈNE.

Rose!... Ah! Rose, que vous me faites de la peine!

Mme DUVERNET, *se radoucissant.*

Rose?... Il se souvient de mon nom de demoiselle!... (*Avec abandon.*) A la bonne heure, au moins! vous seriez encore aimable, si vous vouliez!

SOSTÈNE.

Eh! je le sais bien... Mais pour que je sois aimable, il ne faut pas me demander vingt-cinq louis.

Mme DUVERNET.

A qui voulez-vous donc que je les demande?

SOSTÈNE.

A personne, Rose... tâchez de vous en passer.

Mme DUVERNET.

Me voilà bien avancée!... Mais je reviendrai là-dessus, il me faut absolument...

SOSTÈNE.

N'en parlons plus!... Vous savez mon attachement pour vous!... Croyez que mon cœur souffre d'être forcé de vous refuser du tulle, de la blonde, et surtout des turbans, avec une aigrette!

Mme DUVERNET, *lui donnant la main.*

Allons, je vous crois, et j'attendrai!

SOSTÈNE.

AIR : *Pantin, Pantin que j'aime.*

Rose, je vous en prie,
Il faut vous calmer,
Si vous savez m'aimer ;
Car la coquetterie
Fait toujours
Fuir les amours!

MAD. DUVERNET.

Voilà comme mon cœur tendre,

Par trop de bonté,
Cède à sa volonté !
Voilà comme il sait me prendre
Par ma sensibilité!...

ENSEMBLE.

SOSTÈNE.

Rose, je vous en prie, etc.

MAD. DUVERNET.

Sostène, je vous prie,
Sans vous alarmer,
Laissez moi réclamer.
Sur ma coquetterie,
C'est toujours
Même discours.

(*Elle rentre à gauche.*)

SCÈNE VII.

SOSTÈNE DUVERNET, *puis* MAGLOIRE.

SOSTÈNE.

Ah! quelle épreuve!... Ça s'est mieux passé que je ne croyais, malgré cela!... A présent je suis sûr d'être en paix jusqu'à demain, à pareille heure... Ces accès de coquetterie ne la prennent jamais que le matin...

MAGLOIRE, *paraissant à la porte de l'étude.*

Est-elle partie?

SOSTÈNE.

Oui, et nous sommes libres.

MAGLOIRE.

C'est bien tranquilisant pour nous deux, Monsieur.

SOSTÈNE.

Eh bien! ma belle actrice?...

MAGLOIRE.

Monsieur, je l'ai entretenue de votre part hier au soir; mais on m'a vu, et votre intrigue secrelte retombe personnellement sur moi.

SOSTÈNE.

Attends donc, attends donc!... Il ne serait peut-être pas mal de soutenir ce rôle là... Moi je ne veux pas être compromis, vis-à-vis de madame Duvernet, d'abord!

MAGLOIRE.

Eh! quoi, je devrais supporter ce quiproquo? devenir votre éditeur responsable? agglomérer sur ma tête ingénue?...

SOSTÈNE.

Qu'est-ce que tu risques?

MAGLOIRE, *chaudement.*

Je risque de m'entendre traiter d'homme à bonnes fortunes... Trouvez-vous ça bien agréable?

SOSTÈNE.

N'es-tu pas garçon?

MAGLOIRE.

Garçon si vous voulez; mais j'ai le droit de participer à l'amour comme tout ce qui existe dans la nature!... et si dans ce moment quelque belle se trouvait éprise de moi... mesurez un peu tout le tort que ça me ferait dans son imagination!

SOSTÈNE.

Au contraire! en passant pour un homme à bonnes fortunes, toutes les femmes s'enflâmeront pour toi!

MAGLOIRE.

Eh! voilà précisément ce qui me fait frémir d'effroi!...

SOSTÈNE, *l'examinant en riant.*

Rassure-toi, ça n'arrivera peut-être pas!

MAGLOIRE.

Je l'espère parbleu bien!

SOSTÈNE.

Enfin que t'a dit Palmire?

MAGLOIRE.

Qu'elle viendrait vous voir ici dans la matinée.

SOSTÈNE.

Quelle imprudence!... Si ma femme la surprenait!...

MAGLOIRE.

Ça ferait un bien joli tapage!... Mais vous inventeriez un mensonge pour vous disculper...

SOSTÈNE.

J'espère d'ailleurs que Palmire aura changé d'idée!... Tu ne sais pas? j'ai le projet de lui faire un cadeau qui ne me coûtera pas beaucoup.

MAGLOIRE.

Tant mieux encore!

SOSTÈNE.

Tu te souviens de ces deux petits courtiers de Francfort pour qui je viens de gagner ce procès important?

MAGLOIRE

C'était une belle et bonne escroquerie qui pouvait les mener loin!

SOSTÈNE.

Parmi ces bijoux précieux qu'ils ont été obligés de laisser ici, pendant qu'ils étaient en prison, il y a une paire de boucles d'oreille admirables!

MAGLOIRE.

Je saisis votre idée. Vous voulez vous les faire donner en paiement, pour les offrir à mademoiselle Palmire...

SOSTÈNE.

Pas tout-à-fait! Je perdrais mes frais dans cette affaire, et je m'arrange mieux que ça. J'échange ces boucles d'oreilles avec ton oncle, contre un joli diamant, qu'il vient de me faire voir tout-à-l'heure, il me donne cinquante louis de retour; je lui fais monter ce diamant en bague, et j'en fais présent à ma charmante actrice... Heim! comment trouves-tu cela?

MAGLOIRE.

C'est fort adroit!

SOSTÈNE.

Et, pour qu'il ne se doute de rien, j'ai eu soin de dire à ton oncle que la bague était pour ma femme.

MAGLOIRE.

C'est encore plus adroit! (*On entend rire aux éclats dans l'escalier.*) Qui est-ce qui rit là-bas?

SOSTÈNE.

Ah! mon dieu! c'est cette folle de Palmire!... Prends garde que ma femme ne vienne! vas lui lire des romans, vas!

MAGLOIRE.

Notre-Dame de Paris! c'est bien amusant!... Oh! qu'il y a sur la terre de jeunes hommes plus heureux que moi!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, PALMIRE.

PALMIRE.

Ah! ah! ah! bonjour, mon cher!... Je sors de la répétition... j'ai cru que j'y mourrais de rire!... Le gros Dumesnil, notre père noble, qui est gros et gras comme un député du centre, eh bien! il va jouer le *Jeune Mari!*... Ah! ah! ah! il ne pourra jamais être comique!... qu'il sera drôle!...

SOSTÈNE.

Mon adorable Palmire!... je suis enchanté de vous voir... Mais parlons à mi-voix, je vous en supplie!

PALMIRE.

Est-ce que vous avez des malades?

SOSTÈNE.

Oui... j'ai ma femme qui est indisposée...

MAGLOIRE.

Contre nous deux... et qui le serait bien davantage contre vous, si elle avait le malheur de vous connaître, divine *Péri* des contrées Orientales!

(*Il s'éloigne et sort par le fond.*)

PALMIRE.

Madame votre épouse aurait tort, mon ami, car je ne viens ici que pour affaires...

SOSTÈNE.

De mon étude?

PALMIRE.

Oui, Monsieur... Il faut que vous me fassiez un procès.

SOSTÈNE.

Moi?... Je crois que nous sommes trop bien d'accord ensemble...

PALMIRE.

Vous ne me comprenez pas. Je veux dire qu'il faut que vous m'inventiez un procès, pour que je plaide contre mon directeur.

SOSTÈNE.

Et à quel sujet?

PALMIRE.

C'est un vieil égoïste qui me tue de répétitions, qui me

fait jouer trois fois par semaine, et qui me défend arbitrairement toute espèce d'indispositions.

SOSTÈNE.

Quel tyran !

PALMIRE.

Air d'Yelva.

Au moindre mot il nous met à l'amende,
Et le service est toujours obligé.
Depuis six mois qu'en vain je le demande,
Mon directeur me refuse un congé.
Plaisirs du cœur, campagne et promenade,
Voilà pourtant le bonheur dans l'été !...
Et ce n'est donc qu'en me faisant malade,
Que je pourrai jouir de ma santé !
Oui, j'ai besoin de devenir malade,
Pour profiter un peu de ma santé.

SOSTÈNE.

Je conçois parfaitement.

PALMIRE.

Enfin croiriez-vous que ce vieux monstre là me prive d'aller dimanche à la campagne, pour me faire chanter encore *la Belle Arsène*, de cette perruque de Monsigny!

SOSTÈNE.

Ah! c'est que vous êtes si brillante dans ce rôle là!

PALMIRE.

Oh! je suis encore mieux dans les autres!... et si le théâtre Feydeau avait le sens commun, il m'offrirait trente mille francs d'appointemens... que j'accepterais.

SOSTÈNE.

Je crois bien! En attendant, ma belle amie, nous ne pourrons jamais forcer votre directeur à se laisser ruiner, pour vous être agréable.

PALMIRE.

C'est-à-dire qu'il faut que j'abîme ma voix pour nourrir toute la troupe? Merci! c'est trop de bonté!... Il fera ce qu'il voudra, mais j'irai aux eaux de Bade; il y a là des ambassadeurs, de riches Anglais... Je veux me faire connaître, et donner des concerts comme madame Malibran!

AIR : *Que d'monde dans la salle!* (Pilules.)

Barcarolles anciennes

Des opéras nouveaux,
Romances tyroliennes,
Chansonnettes et boléros,
Là, tout ce qu'on chante
Paraît ravissant !
L'anglais qu'on enchante
Est reconnaissant.
Vieille actrice,
Cantatrice,
Tout y fait
De l'effet.
Que de guinées
Leur sont données
Pour avoir, dans ce pays-là,
Chanté depuis l'*ut* jusqu'au *la*.
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

SOSTÈNE.

Ainsi, Palmire, vous voudriez me quitter ?

PALMIRE.

Pour un mois, tout au plus. J'ai apporté mon engagement, vous m'arrangerez tout ça, heim ?

SOSTÈNE.

Un engagement !... Eh bien ! je verrai... j'examinerai...

PALMIRE.

Je suis sure de faire une bonne récolte dans mon voyage ! Vous ne savez pas ? je vous établi mon caissier... Je vous enverrai ici tout l'argent que je gagnerai à Bade... Mais, en attendant, mon ami, j'aurais bien besoin de deux mille francs...

SOSTÈNE, *allant à son secrétaire.*

Deux mille francs ?... Trop heureux de pouvoir vous les prêter !... Vous me procurez aujourd'hui un plaisir de plus !... (*Il lui remet deux billets.*)

PALMIRE, *les prenant.*

Ah ! vous êtes un homme aussi bon que délicat !... A présent, revenons à l'objet de ma visite...

SCENE IX.

LES MÊMES, MAGLOIRE, *venant par le fond.*

MAGLOIRE.

Monsieur ! Monsieur !...

SOSTÈNE, *effrayé.*

C'est ma femme?

MAGLOIRE.

Non, les deux marchands de diamans que vous savez...

SOSTÈNE, *à part.*

Ils arrivent bien à propos... (*Haut.*) Pardon, ma belle Palmire, mais c'est une conférence obligée..... Magloire accompagne Madame...

PALMIRE.

Je vais vous attendre dans l'étude?

SOSTÈNE.

Oui, car il s'agit d'un cadeau que je me propose de vous faire.

PALMIRE, *avec joie.*

Vraiment!

Air de la Contredanse de la Calas.

Ah! c'est un plaisir
Quelquefois de pouvoir offrir
Un souvenir,
Pour embellir
Soi même
Ce qu'on aime!
Un cadeau charmant
Est un gage de sentiment
Qui vous promet
Et vous soumet
Les faveurs
Et les cœurs.
L'amant généreux
Est sûr de voir combler ses vœux.
Point de rigueur
Pour son ardeur;
On couronne
Celui qui donne...
Un faible présent,
Moi, je l'avoue, est séduisant;
Car ce témoin,
Même de loin,
Rapproche toujours
Les amours!

REPRISE TOUS TROIS.

Ah ! c'est un plaisir, etc.

(*Mogloire rentre à droite, en donnant la main à Palmire.*)

SCÈNE X.

SOSTÈNE DUVERNET, ABSALON, CORBINI, *venant par le fond.*

ABSALON.

Très-grand serfiteur che fous fais, monsieur Tivernet... Che fiens nous teux, ma camarate, que chai fait marcher ici exprès pour fous remercier ti serfice que fous m'afre rendi !

SOSTÈNE.

Bonjour, mon cher Absalon ! (*Regardant Corbini.*) Mais je n'avais pas encore vu Monsieur ?... Est-ce que c'est le même...

ABSALON.

Nein ! ce être un noufeau associé ; il être Italien. Je m'en vas ensemble à Venise, avec...

CORBINI.

Ma avant de partir, signor, zai voulou que mon ami Absalon, il paye le salaire qui vi est doû par le procès...

SOSTÈNE.

C'est bien ! (*Il fouille dans sa poche, et il remet une petite boite de bijoux à Absalon.*) Tenez, je vous rends d'abord tous vos bijoux, que j'ai justement sur moi... Examinez s'il n'en manque pas.

ABSALON, *prenant la boite.*

Oh ! monsir Tivernet, che suis pas capable pour regarter après fous !... Che suis un juif honnête, et chai confiance chustement dans tout le monde.

SOSTÈNE.

Un juif honnête !..... J'ai pourtant entre les mains des papiers qui vous compromettent terriblement... Eh bien ! vénérable Hébreu, voyons, comptons ensemble... Savez-vous que votre diable d'affaire m'a donné bien de la peine ?

ABSALON.

C'est pour moquerie que Monsir il disait cette chose ; rien il coûte de la peine à vous, Monsir, fous être trop hapile, trop safant...

CORBINI, *avec emphase.*

Trop loumineux! trop plein de zénie per rester ouna minoute dans l'embarras!

SOSTÈNE.

Sans doute, mais pourtant...

CORBINI.

Et il n'y a pas dans l'ounivers de procureur piou célèbre que l'illoustre signor Douvernet!

SOSTÈNE, *à part.*

Ah çà! est-ce que ces deux barragouineurs voudraient me payer en complimens? (*Haut.*) J'espère alors, Messieurs, que votre reconnaissance sera proportionnée à ma réputation européenne?

CORBINI, *à part.*

Diavolo! j'ai trop parlé.

ABSALON.

Tais ton langue! Combien vaut-il le mémoire, Monsir?

SOSTÈNE.

Mais j'ai des déboursés considérables, des dépenses secrètes, et comme il serait peut-être gênant pour vous de me donner de l'argent, je vous offre une facilité. Dans la boite que je viens de vous remettre, se trouve une assez jolie paire de boucles d'oreille.

AIR : *Ces Postillons sont d'une maladresse.*

Elle me plaît, et, s'il était possible,
Je voudrais avoir ces bijoux...

ABSALON.

A ce tésir c'est moi qui suis sensible,
Che n'ai rien qui ne soit à fous.

CORBINI.

Il n'a rien qui ne soit à vous.

ABSALON.

Che n'ai chamais tésobligé personne,
Et ces poncles te tiamans,
S'il fait plaisir, Monsir, che fous les tonne...
Pour quatre mille francs. (*bis.*)

SOSTÈNE.

Nous ne nous comprenons pas du tout!... Je vous propose de me donner ces boucles d'oreille pour ce que vous me devez?

ABSALON, *très-sérieusement.*

Oh! Monsir, il dit cela pour le patinage.

CORBINI.

Vi aimez à rire, signor? (*Riant.*) Ah! ah! ah! eh bé! rions toutti, per dio! ça nous amousera!

(*Absalon se met à rire bêtement.*)

SOSTÈNE, *à part.*

Définitivement, ces gaillards-là ont l'air de se moquer de moi. (*Haut.*) Ainsi, Messieurs, vous ne consentez pas à ma proposition!

ABSALON, *riant toujours.*

Nein!

SOSTÈNE.

Nein?... Eh bien! maître Absalon, je garde les papiers importans qui ont été retirés du dossier, et je vais les envoyer au président du tribunal.

ABSALON, *bas à Corbini, avec effroi.*

Oh! Jésus Mingott! che suis mort!

CORBINI, *de même.*

Je vas te ressousciter... Ma silenzio à ton tour.

SOSTÈNE, *à part.*

Ils sont embarrassés.

CORBINI, *à Sostène.*

Signor, ma compagnona, il était pas capable per vi comprendre, perché il est étranger; il a crou qué vi viliez avoir l'arzent dou mémoire, et les diamans per dessous le marsé.

SOSTÈNE.

Per dessous le marsé... Ah! par dessus le marché!

CORBINI.

Si signor, per dessous... Alors il accepte una des deux sozes... et il vi laissera les boucles d'oreille.

SOSTÈNE.

A la bonne heure!... Messieurs, je cours chercher les pièces du procès.

ABSALON, *l'arrêtant.*

Monsir il feut sans toute faire un présent à Montame, que elle define?

SOSTÈNE.

A Madame?... Oui, précisément, c'est pour ma femme.

CORBINI.

Permettez, signor : ne pourriez-vous pas faire venir ici madame votre épouse?

SOSTÈNE.

Pourquoi faire?

CORBINI.

Per loui offrir nos respects, et de pious, ouna jolie bagne en brillans, qu'elle m'obligera de porter de ma part.

SOSTÈNE.

Une bague... Ah! mais c'est très-galant, ça.

CORBINI.

Vi savez que l'Italien il est natourellement galant et zénéreux!

SOSTÈNE, *à part.*

C'est que cela m'arrange parfaitement... Pourtant il ne faut pas que ma femme..... Oh! quelle idée! .. (*Haut.*) Allons, Messieurs, je vais tâcher de retrouver vos papiers, et je vous ferai connaître madame Duvernet.

(*Il entre vivement dans le cabinet à droite.*)

SCÈNE XI.

ABSALON, CORBINI.

ABSALON, *regardant Corbini.*

Malherex, tu es donc tefenu fol! te tonner comme ça tut notre bien à cette procurer!

CORBINI.

Ti vas voir!... Donne oun poco te boite.

ABSALON, *étonné, la lui donnant.*

La foilà

CORBINI, *tirant de sa poche des boucles d'oreille pliées dans du papier.*

Connais tou cela?

ABSALON.

Yia; ce être ces poucles t'oreilles en pierres fausses que tu as fait faire à Leipsick.

CORBINI.

Per la madona; elles sont si semblantes avec les tiennes, qu'on dirait les quatre sœurs zumelles... Regarde.

ABSALON.

Eh pien?

CORBINI.

Je vas faire comme ton procureur, quand il plaide... Je donne le faux pour avoir le vrai!

(*En disant cela, il substitue les fausses boucles d'oreilles aux véritables.*)

ABSALON.

Eh mais! c'est un friponnerie, ça... Et moi qui suis un hounête juif, che peux pas consentir...

CORBINI.

Vos tou bien me laisser tranquille avec ta probita de savoyard de Chambéry!... Tou ne comprends pas que zai fait sortir le patron, per exécouter ce tour d'adresse, et que zai voulou faire le cadeau à sa femme, perché qu'all' ne se connaît pas en diamans, et qu'elle n'y verra qué dou feu... bestia!

ABSALON.

Che suis forcé t'obéir, chai encore un associé!

Mme DUVERNET, *appelant dans la coulisse.*

Perpétue!

CORBINI.

Chè sacco!

Mme DUVERNET.

Apporte-moi le volume que j'ai oublié chez mon mari!

ABSALON.

C'est le pourchoise...

SCENE XII.

LES MÊMES, Mme DUVERNET, *sortant du cabinet à gauche.*

Mme DUVERNET.

Il est sur la petite table....... (*Voyant les deux mar-*

chands.) Ah! quelqu'un ici? Des cliens de M. Duvernet, sans doute.

CORBINI, *bas à Absalon.*

Attention!... Elle est seule, ça vaut mieux, per diq!

ABSALON.

Montame, che temante à fous grande excuse pour fous afoir térangée...

CORBINI.

Mas ze veux croire que vous vous en repentirez pas!

Mme DUVERNET.

Moi?... Vous ne m'avez pas dérangée du tout, et j'ignore ce que vous voulez dire, Messieurs?

CORBINI.

Alors c'est ouna délicatesse de M. Douvernet; il a voulou vi surprendre.

Mme DUVERNET.

Me surprendre? à quel sujet?

ABSALON.

Eh pien! au sijet tes tiamans.

Mme DUVERNET.

Des diamans?

CORBINI.

Oun mari, il ne fait pas tous les zours des cadeaux si brillians à son épouse!

Mme DUVERNET, *joyeuse.*

Un cadeau!... mon mari!... Ah! mes amis, expliquez-moi?...

CORBINI.

Montre un pocco les pendans d'oreilles, Absalon?..... (*Absalon les tire de la boîte, Corbini les prenant.*) Tenez, signora, regardez-les! est ce zentil!.... La reine de Golconde, il n'en a pas de pioù belles!

Mme DUVERNET.

C'est éblouissant!

CORBINI.

Eh bien! ze vous les présente humblement, et ze vi les donne au nom de votre ser mari!...

Mme DUVERNET, *les prenant.*

Cela se peut-il?... Ah! j'en suffoque de joie!

CORBINI, *bas à Absalon.*

Ne parlons pas de la bague... (*Haut.*) C'est, Madame, comme s'il vous pendait 4,000 fr. aux oreilles.

Mme DUVERNET.

Mon époux!... O ciel!... Et moi qui ce matin l'accablait de reproches... Voilà pourtant comme les femmes vives sont injustes!... Ah! il se venge noblement!...... C'est que la sœur du receveur général n'en a pas de si jolies!... Et la bru du procureur du roi!... va-t-elle ouvrir de grands yeux, avec son jaseron et sa vieille parure de corail!...

AIR : *Pauvre petit!*

Ah! que c'est beau! que c'est joli!
Et cela vient de mon mari?
Dieux! que je suis joyeuse!
Dieux! que je suis heureuse!...
A présent, au bal du préfet,
Je suis sure de mon effet!...
Ah! oui! (*ter.*) oui, je suis bien heureuse
Et bien joyeuse!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, SOSTÈNE.

SOSTÈNE, *donnant les papiers à Absalon.*

Messieurs, voilà vos papiers!..... Quant à ma femme, elle vous attend dans ce cabinet pour recevoir votre riche présent.

Mme DUVERNET, *s'approchant de son mari.*

Votre femme?

SOSTÈNE, *avec effroi.*

Miséricorde!... madame Duvernet!

Mme DUVERNET.

Quelle est donc cette étrangère, Monsieur, que vous présentez ici sous mon nom?

(*Elle fait un mouvement pour aller regarder dans l'étude.*)

SOSTÈNE, *la retenant vivement.*

N'entrez pas, de grâce!... C'est... une cliente.

Mme DUVERNET.

Monsieur, votre embarras éveille mes soupçons!... je veux savoir ce que tout cela signifie?

SOSTÈNE, *bas.*

Je vous l'expliquerai.

Mme DUVERNET.

Vous avez dit qu'elle devait recevoir un riche présent?... Est-ce que par hasard ces diamans, qui viennent de m'être remis, ne m'étaient pas destinés?

SOSTÈNE, *avec explosion.*

Comment!... vous les avez?

ABSALON.

Yia!... Nous afons offert pour vous.

CORBINI.

Perché, c'était convenou!

SOSTÈNE, *à part, avec colère.*

Oh! les misérables!

Mme DUVERNET.

Eh bien! parlez, Monsieur... Aviez-vous l'intention de me tromper! de m'abuser?... Et cette parure devait-elle embellir une autre que moi?... (*Elle court près de la porte de l'étude, et regarde.*) Je veux voir cette femme!... Ah! je la reconnais! c'est la *belle Arsène!*

SOSTÈNE, *à part.*

Allons, il ne manquait plus que ça.

Mme DUVERNET, *criant.*

Je devine tout!... Je suis trahie! abandonnée! je m'évanouie!... (*Elle tombe dans un fauteuil.*)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, MAGLOIRE ET PERPÉTUE, *sortant chacun d'un cabinet, et courant à madame Duvernet.*

MAGLOIRE et PERPÉTUE.

ENSEMBLE.

AIR : *Quelle aventure!* (Rossini.)

Quels cris d'alarme,
Et quel vacarme

Ici nous forcent d'accourir?...
Ma tante } appelle...
Madame }
Volons près d'elle,
Elle vient de s'évanouir,
Hâtons-nous de la secourir (*bis.*)

SOSTÈNE.

Tout ce scandale, ici, fait mon supplice!...
Comment pourrai-je éviter son courroux?...

LES DEUX MARCHANDS.

Adieu, Monsieur, tout à votre service,
Si vous avez jamais affaire à nous!

Ensemble.

MAGLOIRE et PERPÉTUE. (*En reprise.*)

Quels cris d'alarme, etc.

SOSTÈNE.

Quels cris d'alarme,
Et quel vacarme!
Contre moi tout semble s'unir!
Cette querelle
N'est pas nouvelle;
Mais il faudra tout éclaircir,
D'ambarras tâchons de sortir. (*bis.*)

LES DEUX MARCHANDS.

Quels cris d'alarme,
Et quel vacarme!
Ah! pour nous tout semble s'unir.
Cette querelle,
Très-bonne et belle,
Empêche de rien découvrir;
Mais d'ici, vite il faut partir. (*bis.*)

(*Les deux Marchands sortent en saluant Sostène.*)

SCÈNE XV.

SOSTÈNE DUVERNET, MAGLOIRE, PERPÉTUE, Mme DUVERNET, *toujours évanouie.*

SOSTÈNE, *se promenant avec agitation, et regardant dans l'étude.*

La voilà sortie!... elle sera furieuse contre moi!..

MAGLOIRE, *à Sostène.*

Il paraît, Monsieur, que la bombe a éclaté tout d'un coup... comme un bouquet d'artifice!

SOSTÈNE, *sans l'écouter.*

Jamais elle ne me pardonnera!

PERPÉTUE.

Peut-être... Ma tante est si bonne... Venez, venez la voir...

SOSTÈNE, *revenant de sa distraction.*

Ta tante?... Ah! c'est vrai! (*Il s'approche de sa femme.*) Je suis si habitué à ses évanouissemens, que je les oublie toujours!...

Mme DUVERNET, *revenant à elle, et se levant avec énergie.*

La belle Arsène est-elle partie?

SOSTÈNE.

Oui, Madme; et grâce à vos foliés, je viens de perdre une cliente très-productive, qui devait me procurer de grands bénéfices.

Mme DUVERNET.

Ah ça! je suis une pauvre femme bien infortunée! et les maris sont de grands scélérats!... On se moque de moi!... on me trompe devant mes yeux, et l'on ne veut pas que je m'emporte! que je me plaigne! que je m'évanouisse! si ça me fait plaisir!...

MAGLOIRE.

Au fait, c'est un dédommagement autorisé.

SOSTÈNE.

Mais vous ignorez tout ce qui se passe chez moi!... Je suis le dépositaire d'une haute confidence! dans ma position, je me trouve souvent forcé de fermer les yeux sur bien des détails ou la morale est negligée!... Qui vous dit que ces boucles d'oreille ne sont pas un cadeau de grand seigneur, fait par mon intermédiaire, à une jolie femme!...

Mme DUVERNET.

Je ne crois pas un mot de tout cela; mais cependant dites-moi les noms, et si pouvez me prouver...

SOSTÈNE.

Impossible!... C'est un secret qui compromet trois personnes!

MAGLOIRE.

Et l'honneur de Monsieur y est individuellement attaché?

SOSTÈNE.

Allons, Madame, soyez raisonnable, et rendez-moi...

Mme DUVERNET, *avec force.*

Les rendre?... jamais! Avant de connaître ce mystère, que je ne peux pas expliquer...... vous persistez à vous taire!.... Eh bien! gardez vos secrets, moi je garde mes boucles d'oreille.

SOSTÈNE.

Il suffit. Madame, n'en parlons plus!... (*Bas à Magloire.*) Je cours chez Palmire; il faut tâcher de ravoir les diamans!

MAGLOIRE, *bas.*

Et comment?

SOSTÈNE.

En lui persuadant qu'ils sont faux

MAGLOIRE.

Faux!... Oh! quel moyen machiavélique!

SOSTÈNE.

Fais tout pour réussir, je te soutiendrai. (*Haut.*) Adieu, Madame!

MORCEAU D'ENSEMBLE.

AIR : *Il est, je le crois.* (Incendie.)

Je cours réparer,
Sans différer,
Votre imprudence.
Je vais promptement,
A mon client,
Cacher l'offense.

Reprise.

MAD. DUVERNET.

Allez réparer,
Sans différer,
Mon imprudence.
Je me ris vraiment,
Et du client
Et de l'offense.

MAGLOIRE et PERPÉTUE.

Il va réparer,
Sans différer,

Son imprudence.
Je ne vois pourtant
Pas plus de client
Que d'offense.

(*Sostène sort par le fond.*)

SCENE XVI.

MAGLOIRE, PERPÉTUE, Mme DUVERNET, *réfléchissant.*

MAGLOIRE, *à part.*

Ma mission est scabreuse... Cependant, ô amour! fais qu'elle tourne à ton profit!...

Mme DUVERNET.

Et moi qui étais si joyeuse tout-à-l'heure!...... Je suis exaspérée maintenant... On m'outrage! on se joue de ma sensibilité!.... Il faut que je me venge! il le faut absolument!

MAGLOIRE, *à part.*

Elle me fait frémir!... Mais j'ai mon plan...

Mme DUVERNET. (*Elle regarde Magloire avec fureur, celui-ci baisse les yeux avec crainte.*)

Monsieur Magloire!

MAGLOIRE.

Madame?

Mme DUVERNET, *d'un ton sec.*

Il n'est plus possible que vous restiez dans cette maison! dès aujourd'hui vous retournerez chez votre oncle.

PERPÉTUE.

Oh! ma tante, pourquoi donc ça?..... Nous sommes si accoutumées à lui!

Mme DUVERNET.

Tu ne vois pas que cet être perfide! ce serpent dangereux, est le complice de M. Duvernet!... Ce qu'il a refusé de nous dire ce matin, est l'explication de ce qui m'arrive ce soir!... et je veux que dans une heure il ait fait son paquet!

MAGLOIRE, *se croisant les bras, et d'un ton énergique.*

Mon paquet? je ne le ferai pas!

Mme DUVERNET.

Quoi! vous me résistez?

MAGLOIRE.

C'est la première fois, mais ce ne sera pas la dernière! Je rentre dans ma dignité d'homme, que j'avais laissé tomber en désuétude, et je marche désormais sur ce pied-là!

Mme DUVERNET.

Qu'entends-je?

PERPÉTUE, *bas à Magloire.*

Mais vous vous perdez!

MAGLOIRE.

Au contraire, je me retrouve!

AIR : *Caché sous les habits d'un esclave africain.*

Suis-je donc en ces lieux un esclave africain,
Qu'on doit toujours traiter comme un vil mannequin?...
Non! je reprends courage,
Je change de langage,
Et je deviens taquin!...
Je brise mes menottes,
Et, bravant les despotes,
Je me fais aussi républicain!

Mme DUVERNET.

Êtes-vous devenu fou?

MAGLOIRE.

Fou?..... Dans tous les cas, ça vaudrait encore mieux que d'être imbécille!.... mais non!.... Je sais seulement que la traite des noirs est supprimée par les lois du 8 janvier 1817, et 15 avril 1818.

PERPÉTUE.

Ménagez-la!

MAGLOIRE.

Ne craignez donc rien!... Elle a dit qu'elle ne savait pas les lois, il faut bien lui apprendre. (*A madame Duvernet.*) En conséquence de ce, Madame, je traiterai désormais avec vous d'égal à égal!

Mme DUVERNET, *à part.*

Peut-être qu'en le prenant par la douceur, je réussirai mieux... (*Haut.*) Allons, tête exaltée, jeune frénétique, calmez-vous, on vous pardonne vos emportemens... et

puisque vous êtes si discret.... on ne vous demande plus rien...

MAGLOIRE.

On ne me demande plus rien? c'est justement en me parlant comme ça, qu'on saura tout.

PERPÉTUE.

Vraiment?

Mme DUVERNET.

Ah! Magloire, vous êtes un garçon charmant!

MAGLOIRE.

Déjà?... Comme les femmes changent vite d'opinion... Mais avant de vous faire une révélation, qui vous regarde, il faut que je vous fasse un aveu qui me touche... Madame, tel que vous me voyez, je suis amoureux fou!

Mme DUVERNET.

Ah! mon dieu!

PERPÉTUE, *à part.*

Que va-t-elle dire?

MAGLOIRE.

Il y a plus d'un an que je contiens dans mon sein agité, cette passion dévorante comme le feu.

Mme DUVERNET, *baissant les yeux.*

Eh quoi! vous osez m'avouer... devant ma nièce!... et compromettre ma sagesse de femme?

MAGLOIRE.

Votre nièce?... Oh! sa présence n'est pas superflue ici! puisque c'est sa personne qui est tout entière renfermée dans mon cœur d'homme!

Mme DUVERNET, *très-surprise.*

Comment... c'est Perpétue?

MAGLOIRE, *avec force.*

C'est Perpétue!

Mme DUVERNET.

Et sans que je le sache?

PERPÉTUE.

Ma tante, je l'ai d'abord écouté en riant; mais j'ai fini par devenir sérieuse, et par croire que je l'aimais aussi!

Mme DUVERNET, *à part.*

Ah! ce jeune clerc m'a bien trompée!

MAGLOIRE.

Dites!... Consentirez-vous à notre mariage?

Mme DUVERNET.

Non; et je suis sure que M. Duvernet refusera comme moi.

MAGLOIRE.

Eh bien! Madame, si vous ne me donnez pas votre nièce, je ne vous révélerai jamais le secret demandé; ce secret qui fait frémir!

Mme DUVERNET.

Mais c'est une tyrannie, cela!

MAGLOIRE.

C'est possible.

Air du Calife.

Tant que mon sort fut déplorable,
Il fallut bien le supporter.
Maintenant, qu'il est favorable,
J'aurai l'esprit d'en profiter.
Votre époux a su tout m'apprendre,
Son secret, je veux vous le vendre...
Je fais ici comme à Paris,
J'exploite à la fois deux partis,
Afin d'en tirer deux profits.

Mme DUVERNET.

Eh bien! la curiosité l'emporte, et Perpétue est à vous.

PERPÉTUE, *à Magloire.*

Vous voyez si elle est bonne.

MAGLOIRE.

Et moi si je suis bête. (*A part.*) Maintenant détournons la confidence, et faisons l'affaire du patron. (*Haut.*) Il s'agit donc présentement d'expliquer l'aventure romanesque des boucles d'oreilles?... A propos, je voudrais bien les voir, ces deux pommes de discorde qui font en ce moment autant de bruit que l'ancienne affaire du collier de la reine?

Mme DUVERNET, *les lui donnant.*

Tenez, examinez-les; vous vous connaissez mieux que moi en diamans fins.

MAGLOIRE.

Je crois bien; mon oncle le lapidaire m'a appris...
(*Il a développé le papier, et regarde les boucles d'oreille.*)

PERPÉTUE.

Oh ! que c'est éclatant !

MAGLOIRE, *les examinant avec attention.*

Eclatant ?.... Permettez donc... ça ne me paraît pas clair du tout...

Mme DUVERNET.

Quoi donc ?

MAGLOIRE.

Eh ! Madame... ces coquins de juifs vous ont trompée !

Mme DUVERNET.

Ils m'ont trompée ?

MAGLOIRE.

Toutes ces pierres-là sont fausses ! (*Il les lui rend.*)

Mme DUVERNET.

Fausses ?... Est-il possible, mon dieu !

MAGLOIRE, *à part.*

Et son mari qui m'avait dit de lui faire croire... Comme ça se trouve bien. (*Il rit.*)

Mme DUVERNET.

J'en tomberai malade de désespoir !

MAGLOIRE.

Attendez ! tout n'est pas encore perdu !... Mon dévouement est tel, que je vas me compromettre pour vous.

PERPÉTUE.

C'est très-bien !

MAGLOIRE.

Votre mari croit bien fermement que ces boucles d'oreille sont fines, puisqu'il m'avait chargé de vous persuader qu'elles étaient fausses, afin que vous mes les rendissiez, que je vous les reprisse, et que je les lui remisse...

Mme DUVERNET.

Par exemple !

MAGLOIRE.

Oh ! je voulais en avertir... A présent, voilà ma machination : ayez toujours l'air de supposer que les boucles d'oreille sont en diamans, et que tout cela n'est qu'une tromperie concertée entre moi et le patron.

Mme DUVERNET.

Où ça me mènera-t-il ?

MAGLOIRE.

A offrir de céder à votre mari, le bijou en question, moyennant 50 louis de retour.

Mme DUVERNET.

Ce serait toujours autant de pris sur l'ennemi.

PERPÉTUE.

Et il croirait faire encore un excellent marché... Monsieur Magloire, vous avez plus d'esprit que je ne croyais.

MAGLOIRE.

Vous êtes bien bonne. Je sais que je suis un homme très-extraordinaire.

Mme DUVERNET.

Oh! c'est très-bien!... Mais revenons à l'histoire de la *belle Arsène*.

MAGLOIRE.

Ce sera pour plus tard... J'entends monter M. Duvernet, prenez garde au rôle que vous avez à jouer.

Mme DUVERNET.

Soyez tranquille.

MAGLOIRE, *donnant une lettre à Perpétue.*

Vous, Perpétue, courez porter cette lettre à mon oncle, c'est pour notre bonheur.

PERPÉTUE.

J'y vais tout de suite. (*Elle sort à gauche.*)

SCENE XVI.

Mme DUVERNET, MAGLOIRE, SOSTÈNE DUVERNET, *entrant avec un air agité.*

SOSTÈNE, *bas à Magloire.*

Je suis désespéré!... Elle refuse de me recevoir, de m'entendre... Et mes bijoux?...

MAGLOIRE, *de même.*

Vous allez voir... Madame doit vous en parler elle-même.

Mme DUVERNET.

Il faut convenir, Monsieur, que j'étais bien folle, tout-à-l'heure, de m'emporter, de me mettre en colère pour un présent d'une si mince valeur que le vôtre... Monsieur

Magloire vient de m'assurer que ce ne sont que des pierres fausses !

SOSTÈNE, *feignant la surprise.*

Ah ! Madame, que m'apprenez-vous là !... Mais cela est-il bien vrai, Magloire ?... (*Bas.*) Il paraît que tu as joliment conduit l'affaire !

MAGLOIRE, *bas.*

Comme un ange !... (*Haut.*) Monsieur, il n'y a rien au monde de plus avéré; et je vous en donne ma parole d'honneur !

SOSTÈNE, *bas à Magloire.*

Quelle effronterie !... N'importe, ça va très-bien !... (*Haut.*) Comment, ces deux marchands m'auraient joué un pareil tour ?... Oh ! ils n'en sont pas quittes !... Je les poursuivrai avec la dernière rigueur !... Remettez-moi un peu ces boucles d'oreilles, Madame, ce sont des pièces de conviction.

Mme DUVERNET.

Un instant ! Je veux, avant de vous les rendre, les faire voir à M. Loiselet.

SOSTÈNE.

C'est inutile ! Magloire s'y connaît tout aussi bien que son oncle...

Mme DUVERNET.

Oui ; mais si vous vous entendiez avec votre clerc, pour me tromper tous les deux ?...

MAGLOIRE.

Quelle horreur !... Est-ce que nous sommes capables de tromper les femmes ?... Sexe timide et enchanteur, va !

SOSTÈNE.

Madame, ces continuels soupçons m'offensent beaucoup.

Mme DUVERNET.

Je sais bien que ma défiance est peut-être injuste...

SOSTÈNE, *bas à Magloire.*

Elle y met tant de bonne foi que malgré moi je sens un remords...

MAGLOIRE, *de même.*

Et moi donc !... J'en sens au moins trois ou quatre, des remords !... mais je les supporte, bah !

Mme DUVERNET.

Ecoutez, Monsieur ; dans le doute, je vais vous proposer un petit arrangement...

SOSTÈNE.

Voyons, Madame.

Mme DUVERNET.

Je vous ai demandé ce matin de l'argent pour ma toilette, eh bien! donnez-moi cinquante louis, et je vous rendrai les boucles d'oreille... J'espère que je suis raisonnable!...

SOSTÈNE.

Ah! ah! ceci mérite réflexion.

MAGLOIRE, *bas à Sostène.*

Prenez là au mot, Monsieur... Mon oncle ne doit-il pas vous donner douze cents francs de boni, en vous remettant votre bague?... vous ne débourserez rien.

SOSTÈNE.

Tu as raison!... Allons, j'accepte, il faut finir cette affaire! (*Tirant une bourse.*)

Air d'Elle et Lui.

Tenez, votre somme est complette.

MAD. DUVERNET, *prenant et donnant les boucles d'oreille.*

Et voilà qui nous met d'accord.

SOSTÈNE, *à part.*

C'est toujours une bonne emplette.

MAD. DUVERNET, *à part.*

Ah! pour moi, c'est un marché d'or.

MAGLOIRE, *à part.*

Couple aussi tendre que fidèle,
Chacun d'eux s'attrappe aujourd'hui!

SOSTÈNE, *bas à l'oreille de Magloire.*

Cache lui bien que je me moque d'elle.

MAD. DUVERNET, *à Magloire, de l'autre côté.*

Ne lui dis pas qu'on se moque de lui.

Mme DUVERNET.

Tenez, voici, je crois, M. Loiselet; faites-lui voir à présent les diamans tant que vous voudrez!

MAGLOIRE, *à part.*

Mon oncle?... Ça va renforcer le comique!

SCENE XVIII.

LES MÊMES, LOISELET.

LOISELET, *gaiement.*

Bonjour, bonjour, ma chère voisine!... toujours charmante?... Ah! ça, voisin, nous terminerons quand ça vous fera plaisir.

MAGLOIRE, *à son oncle.*

Mon oncle, avez-vous lu ma lettre?

LOISELET, *bas.*

Oui, et j'approuve ton mariage, si ton patron ne me demande rien de plus.

MAGLOIRE.

Suffit!

Mme DUVERNET.

Qu'avez-vous donc à terminer avec mon mari?... Je ne vous connais pas de procès, monsieur Loiselet?

LOISELET.

Oh! il ne faut pas que vous sachiez ça, ma belle voisine... vous l'apprendrez plus tard, et vous ne serez pas fâchée de la surprise... n'est-ce pas, monsieur Duvernet? Ah! ah! ah!... Voyons donc un peu ces boucles d'oreille?...

SOSTÈNE, *bas, les lui remettant.*

Dites à ma femme qu'elles sont fausses... Je vous expliquerai pourquoi...

LOISELET.

Ah! ah!... (*Il regarde les diamans.*) Mais, effectivement... c'est incroyable comme on imite le fin à présent! c'est à s'y méprendre!

SOSTÈNE, *bas.*

Bon! soutenez toujours cela.

LOISELET.

Corbleu! si je le soutiendrai! je le crois bien!... Je prouverai aux plus habiles connaisseurs...

Mme DUVERNET, *bas à Loiselet.*

Je sais bien que les diamans sont faux; mais il ne faut pas en convenir devant mon mari.

LOISELET, *à Sostène.*

Dites donc, voisin, Madame sait qu'elles sont fausses.

SOSTÈNE, *bas.*

Raison de plus!... Ne me démentez pas.

LOISELET, *à madame Duvernet.*

Ma voisine, votre époux n'ignore pas que c'est du faux.

Mme DUVERNET.

Laissez-le dire, et ne faites semblant de rien.

LOISELET, *les regardant tous deux.*

Ah! ça, mais voulez-vous me faire l'amitié de m'expliquer ce que tout ça signifie?

MAGLOIRE, *riant.*

Vous n'y pouvez rien comprendre, n'est-ce pas mon oncle?

LOISELET.

Certainement non!

MAGLOIRE, SOSTÈNE et MAD. DUVERNET.

AIR : *Ah! que c'est beau!*

Ah! c'est charmant! c'est lui
Qui joue ici
Le rôle
Le plus drôle!
Il est, sans le savoir,
Sans le vouloir,
Vraiment
Bien amusant. (*Ils rient.*)

MAGLOIRE, *riant.*

Je déclare que je m'en roule!...

LOISELET.

M'avez-vous fait venir ici pour vous servir d'amusette?... Est-ce à mes frais qu'on se divertit dans cette maison?... Allons, finissons cette plaisanterie, voisin; je suis pressé...

Voilà mes douze cents francs et ma bague... Où sont vos bijoux de ce matin?

Mme DUVERNET, *vivement.*

Une bague!

SOSTÈNE, *à Loiselet.*

Maudit bavard!

LOISELET.

Encore une fois, voulez-vous me remettre vos boucles d'oreille?

SOSTÈNE.

Mais vous les tenez...

LOISELET.

Voyons, voyons, ne rions plus... Je vous demande celles que vous m'avez montrées chez moi?

SOSTÈNE.

Ce sont celles là!... Je n'en ai pas d'autres.

LOISELET.

Comment, ce cristal de roche, taillé en facettes?... Ah! ça, la plaisanterie va trop loin! et je perds patience à la fin!...

Mme DUVERNET.

Ah! monsieur Loiselet, ne vous fâchez pas; car il n'y a ici que M. Duvernet qui n'a pas sujet d'être gai!

SOSTÈNE.

Pourquoi donc?... Est-ce que je serais la dupe de quelque friponnerie?

Mme DUVERNET.

Hélas! oui, mon cher mari ... Vos juifs vous ont réellement trompé! ils ne vous ont donné que de la fausse monnaie, et j'ai eu l'adresse de l'échanger avec vous contre de la bonne... que je garde.

SOSTÈNE.

Oh! ciel! que m'apprenez-vous!... La surprise! l'indignation m'ôtent la parole!... (*Il s'a sied.*)

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, PERPÉTUE, *tenant un billet*

PERPÉTUE.

Monsieur Magloire, un billet pour vous!

MAGLOIRE, *le prenant.*

De qui donc? (*Il ouvre le billet, à part.*) Palmire!... Oh! oh! elle me charge de prévenir le patron qu'il est congédié. Bravo! il reprendra sa femme!

(*Il s'approche de Sostène.*)

SOSTÈNE.

Je n'en reviens pas encore... Monsieur Magloire, vous êtes un traître! vous connaissiez le complot... pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu?

MAGLOIRE.

Vous ne m'avez rien demandé, Monsieur... (*Bas.*) Mais il s'agit bien d'autre chose! La belle Palmire passe chez les Badois... et voilà une lettre affreuse qu'elle m'écrit contre vous.

SOSTÈNE, *se levant.*

Grands dieux! je la perdrais aussi!... Ah! du moins, que le grand mystère!...

MAGLOIRE, *bas.*

Ne craignez rien. (*Haut.*) Maintenant, Monsieur, j'ai une demande officielle à vous faire... Depuis long-temps j'adore Perpétue, votre pupille; sa tante m'a promis sa main; ne m'accorderez-vous pas aussi votre consentement?

SOSTÈNE, *avec aigreur.*

Non certainement, j'ai des comptes de tutelle à rendre, et Perpétue attendra sa majorité.

Mme DUVERNET.

Pourquoi donc cela?

PERPÉTUE.

Puisque nous nous aimons!

LOISELET.

Il ne faut pas que les contrariétés de la journée vous aigissent contre ces jeunes gens, mon voisin.

SOSTÈNE.

Monsieur, je persiste dans mon refus.

MAGLOIRE, *bas à Sostène.*

Prenez garde, Monsieur, je peux montrer la lettre de Palmire à madame Duvernet.

SOSTÈNE, *avec effroi.*

Oh! non pas!... Je cède! je cède sans hésiter. (*Haut.*)

Au fait, si vos cœurs sont d'accord, mariez-vous, mes enfans, le mariage est une chose très-agréable!

MAGLOIRE.

Merci... pour deux, mon cher patron.

LOISELET.

Ah! ça, il me reste encore une bague que j'ai fait monter, par vos ordres, pour madame Duvernet.

SOSTÈNE.

Vous pouvez bien la remporter.

LOISELET.

Impossible! c'est de l'ouvrage commandé... (*La passant au doigt de madame Duvernet.*) Tenez, voisine, elle vous revenait... Je porterai cela sur mon mémoire.

SOSTÈNE.

Encore?... Allons, je suis battu de tous les côtés!

MAGLOIRE.

Je triomphe sur tous les points!

SOSTÈNE.

En définitive, j'ai fait aujourd'hui de grandes dépenses, je me suis donné bien de la peine, pour me trouver, au dénouement, dans la sotte position de tous ces maris...

MAGLOIRE, *à mi-voix.*

Qui courent après une maîtresse, et qui sont attrapés par leur femme!... C'est un peu rococo; mais ça fait toujours rire..... la bourgeoisie.

VAUDEVILLE.

AIR : *Le plaisir volait sur mes traces.* (Médecin turc.)

Pour une maitresse qu'on blâme,
Subissant un joug entraînant,
Qu'un mari trahisse sa femme,
Cela n'est pas très-surprenant; (*bis.*)
Mais que cette femme encor belle,
Sans effort, se montrant rebelle
A l'amour de maint soupirant,
A son époux reste fidèle...
Voilà qui me semble étonnant. (*bis.*)

M. LOISELET.

Qu'un cumulard des hautes classes
Jure à chaque gouvernement
De rester fidèle... à ses places,
Cela n'est pas très-surprenant. (*bis.*)
Mais qu'un homme exempt de faiblesses,
Abandonnant honneurs, richesses,
Pour garder son premier serment,
Renonce aux profits des bassesses...
Voilà qui me semble étonnant. (*bis.*)

SOSTÈNE.

Que Vernet, Robert et La Roche,
Dans notre salon maintenant,
Offrent des tableaux sans reproche,
Cela n'est pas très-surprenant; (*bis.*)
Mais que, surpassant tous les doutes,
Notre vieux Louvre, sous ses voutes,
Près des chef-d'œuvres du talent,
Expose à nos yeux tant de croûtes,
Voilà qui me semble étonnant! (*bis.*)

MAGLOIRE, *au Public.*

Qu'un objet de bijouterie
Inspire un proverbe innocent;
Qu'en passant, le public en rie,
Cela n'est pas très-surprenant;
Mais qu'un sujet aussi fragile,
Mais qu'une pièce aussi futile,
Même en réussissant gaîment,
Fasse courir au Vaudeville,
Voilà qui serait étonnant!
Cela serait bien étonnant!

FIN.

PIÈCES NOUVELLES,

publiées par Barba.

***

DOMINIQUE, ou le Possédé, comédie en trois actes et en prose, par MM. d'Epagny et Dupin.
LE CHATEAU DE SAINT-BRIS, par M. Ancelot.
LES QUATRE SERGENS DE LA ROCHELLE, mélodrame en trois actes.
BATARDY, parodie d'Antony.
LA FAMILLE IMPROVISÉE, scènes épisodiques, par M. Henry Monnier.
M. CHAPOLARD, ou le Lovelace dans un grand embarras.
UU DIVORCE, de M. Ancelot.
LA FÊTE DE MA FEMME, vaudeville en un acte.
CAMILLE DESMOULINS, drame en cinq actes.
LA POUPÉE, comédie-vaudeville.
LÉONTINE, drame en 3 actes, de M. Ancelot.
LA MORTE, ou Départ et Retour, drame en 4 parties, du même auteur.
NORMA, tragédie, par M. Soumet.
FIFI LECOQ, ou une Visite domiciliaire.
L'INCENDIAIRE, ou la Cure et l'Archevêché, dr. en 3 act.
LE BOA, comédie-vaudeville en un acte.
LA LETTRE DE CACHET, ou les Abus de l'Ancien Régime, mélod. en 3 actes, par M. Pigault-Lebrun.
DOMINIQUE, ou la Brouette du Vinaigrier, dr. de Mercier, remis en un acte, avec des couplets.
M. CAGNARD, ou les Conspirateurs, folie du jour.
LE CHARPENTIER, ou Vice et Pauvreté, vaud. pop.
LE MARÉCHAL BRUNE, ou la Terreur de 1815.
M. MAYEUX, ou le Bossu à la Mode.
Mme LAVALETTE, drame historique en 2 act.
BONAPARTE A L'ÉCOLE DE BRIENNE, oule petit caporal, souvenirs de 1783, en 3 tableaux.
NAPOLÉON, pièce historique en trois parties, mêlée de chants, suivie d'un épilogue.
L'EMPEREUR, événemens historiques.
LE COCHER DE NAPOLÉON, vaud.-anecd. en 1 acte.
VOLTAIRE CHEZ LES CAPUCINS.